

- Revue de presse -

Courir après la pluie



éditions Actes Sud – 2022

« Ce bel ouvrage rétrospectif tombe à point nommé. Il permet un pas de côté salutaire, dépayasant le regard pour le raccorder aux rythmes aléatoires du voyage et aux lenteurs défilantes de la géographie. À l'esthétique des vestiges post-industriels et des espaces abandonnés captés par la photographie répondent les annotations piquées sur le vif, savoureusement anecdotiques et elliptiques de l'écrivain. »

Maxime Maillard, **LA CÔTE**

« Le noir-blanc et les couleurs alternent, sans jugement. Pour accompagner ce magnifique livre de photographies, l'écrivain Blaise Hofmann a écrit vingt-cinq poèmes qui dialoguent avec les images de Magali Koenig. »

Géraldine Savary, **LE MATIN DIMANCHE**

« Rythmé par vingt-cinq poèmes de Blaise Hofmann, *Courir après la pluie* est le fruit d'une sélection parmi les milliers de clichés argentiques de ces périple. Leur assemblage forme l'image touchante d'un monde post-soviétique vivant avec et malgré la nostalgie de ses rêves. »

Corinne Bensimon, **BOOKS**

AU FIL DES RUINES DU RÊVE SOVIÉTIQUE

Au cours des trente dernières années, Magali Koenig a fait treize voyages dans le monde post-soviétique, de Moscou au Kirghizistan, suivant les traces laissées par des œuvres littéraires. Elle en a rapporté le récit en images d'un monde à l'arrêt, immobile, mosaïque des vestiges de l'URSS. Ici et là, les signes discrets d'une vie qui poursuit son cours, ordinaire.

A la façon de ces pièces de Tchekhov qui débent au milieu d'une conversation apparemment sans intérêt, *Courir après la pluie* s'ouvre sans préambule sur un voyage déjà en cours, paisible. Dès la première photographie du livre, on navigue sur des flots à peine ridés par le sillage du bateau. Sous un ciel vaguement nuageux se découpe au loin le mamelon rassurant d'un îlot. Du haut de la tourelle, on peut voir que le navire qui nous fait glisser entre les deux rives d'un large fleuve est du genre marchand. Sur le pont, des draps sèchent ; un rideau jaune s'échappe, nonchalant, de la fenêtre d'une cabine où un lit gît, défilé, sous une carte murale.

Le lecteur découvrira dans les légendes des photos, compilées en fin d'ouvrage, sur la Léna, « d'Oust-Kout à Yakoutsk », en Sibérie, en 2006. Mais il apprendra aussi que, passé un cimetière de bateaux rouillant sur un bras du fleuve, il croisera une poste de télévision allumée dans la chambre morne d'un hôtel moscovite en 1988, la théière géante d'un jardin public de Géorgie en 2011, un soldat et un matelot monumentaux montant à l'assaut du Sébastopol de 2001, la datcha d'Andrei Tarkovski dans la Russie de 2006...

En fait de voyage, c'est à une divagation à travers l'espace et le temps de la Russie et des républiques orientales post-soviétiques que nous convie la photographe suisse Magali Koenig. Un périple lent, de bateaux en trains, dans un monde à l'arrêt, comme victime d'un sort : figés, les chevaux géants surplombant la steppe géorgienne ; figés, le bateau du tsar,

le puissant *Iliouchine*, la roulotte kirghize et même l'eau de la rivière Oka, miroir parfait de ses rivages herbeux ; cloués au sol, les cygnes du manège sibérien et la soucoupe volante du parc kirghiz. Pour animer ces images, nul être vivant, sinon de dos, de loin, immobile – tout juste un enfant qui saute vers l'orteil de pierre d'une monstrueuse statue de la Mère patrie, un chien qui attend.

Et pourtant. Dans ces vestiges des heurs et grandeurs de l'Empire soviétique, le présent, bien vivant, vibre de page en page. Il se trouve dans les jardins ensauvagés des datchas, les flottements des voilages brodés, ajoutés, froncés – tout un art domestique –, devant les tables dressées et, surtout, dans le mouvement de la photographe, perceptible dans chacune de ses photos : nettes et précises, elles sont prises comme si elle avait dégainé juste avant que le sujet ne soit hors de vue. Peu de vues frontales, mais nombre d'images traversées par la diagonale d'une ligne de fuite. Grande amoureuse des voyages et de leurs récits, Magali Koenig voit, mitraille et poursuit sa quête, un projet en tête. « Je lance un petit caillou, je tire un fil rouge, et je vois ce qui vient », dit-elle de sa voix douce tintée d'accent vaudois.

Le premier fil, c'était, explique-t-elle, « Blaise Cendrars et son voyage transsibérien ». En 1988, à 36 ans, elle atterrit à Moscou avec pour tout bagage un diplôme de photographe et des reportages en Iran, en Syrie et en Turquie, mais sans un mot de russe. Durant trois jours, elle sillonne la capitale au crépuscule de l'URSS – « triste, grise, mais j'aime tout » – et embarque dans le Transsibérien jusqu'à Irkoutsk. S'ensuivront douze autres voyages en Russie et dans les ex-républiques soviétiques. Avec « un Leica pour le noir et blanc et un Nikon pour la couleur », elle partira sur les traces d'Andrei Tarkovski (« Ce cinéaste, une passion ! »), d'Anton Tchekhov enquêtant sur le baigne de Sakhaline ou encore de l'écrivain Olivier Rolin, avec qui elle partage « une passion des fleuves ».



LE LIVRE *Courir après la pluie*, photographies de Magali Koenig, poèmes de Blaise Hofmann, Actes Sud, 256 p., 38 €. À paraître le 19 octobre.

LES AUTEURS **Magali Koenig** est une photographe suisse née en 1952. Entre 1988 et 2019, elle a fait treize reportages en Russie et dans les ex-républiques soviétiques. Elle a enseigné la photographie au Pakistan, en Iran et au Mali. **Blaise Hofmann** est un écrivain suisse né en 1978, auteur de romans et de récits de voyage, lauréat en 2008 du prix Nicolas-Bouvier – décerné par le festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo.

Rythmé par vingt-cinq poèmes de Blaise Hofmann, *Courir après la pluie* est le fruit d'une sélection parmi les milliers de clichés argentiques de ces périodes. Leur assemblage forme l'image touchante d'un monde post-soviétique vivant et malgré la nostalgie de ses rêves. « Selon un proverbe russe, dit Magali, regretter le passé, c'est comme courir après la pluie. »

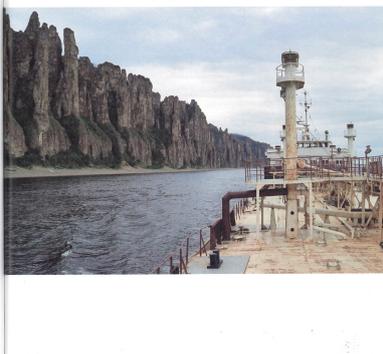
— C. Bn.

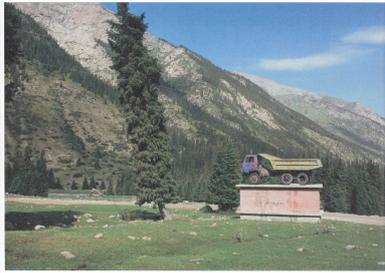
AU FIL DES RUINES DU RÊVE SOVIÉTIQUE

Au cours des trente dernières années, Magali Koenig a fait treize voyages dans le monde post-soviétique, de Moscou au Kirghizistan, suivant les traces laissées par des œuvres littéraires. Elle en a rapporté le récit en images d'un monde à l'arrêt, immobile, mosaïque des vestiges de l'URSS. Ici et là, les signes discrets d'une vie qui poursuit son cours, ordinaire.

A la façon de ces pièces de Tchekhov qui débent au milieu d'une conversation apparemment sans intérêt, *Courir après la pluie* s'ouvre sans préambule sur un voyage déjà en cours, paisible. Dès la première photographie du livre, on navigue sur des flots à peine ridés par le sillage du bateau. Sous un ciel vaguement nuageux se découpe au loin le mamelon rassurant d'un îlot. Du haut de la tourelle, on peut voir que le navire qui nous fait glisser entre les deux rives d'un large fleuve est du genre marchand. Sur le pont, des draps sèchent ; un rideau jaune s'échappe, nonchalant, de la fenêtre d'une cabine où un lit gît, défilé, sous une carte murale. Le lecteur découvrira dans les légendes des photos, compilées en fin d'ouvrage, sur la Léna, « d'Oust-Kout à Yakoutsk », en Sibérie, en 2006. Mais il apprendra aussi que, passé un cimetière de bateaux rouillant sur un bras du fleuve, il croisera une poste de télévision allumée dans la chambre morne d'un hôtel moscovite en 1988, la théière géante d'un jardin public de Géorgie en 2011, un soldat et un matelot monumentaux montant à l'assaut du Sébastopol de 2001, la datcha d'Andrei Tarkovski dans la Russie de 2006...

En fait de voyage, c'est à une divagation à travers l'espace et le temps de la Russie et des républiques orientales post-soviétiques que nous convie la photographe suisse Magali Koenig. Un périple lent, de bateaux en trains, dans un monde à l'arrêt, comme victime d'un sort : figés, les chevaux géants surplombant la steppe géorgienne ; figés, le bateau du tsar, le puissant *Iliouchine*, la roulotte kirghize et même l'eau de la rivière Oka, miroir parfait de ses rivages herbeux ; cloués au sol, les cygnes du manège sibérien et la soucoupe volante du parc kirghiz. Pour animer ces images, nul être vivant, sinon de dos, de loin, immobile – tout juste un enfant qui saute vers l'orteil de pierre d'une monstrueuse statue de la Mère patrie, un chien qui attend. Et pourtant. Dans ces vestiges des heurs et grandeurs de l'Empire soviétique, le présent, bien vivant, vibre de page en page. Il se trouve dans les jardins ensauvagés des datchas, les flottements des voilages brodés, ajoutés, froncés – tout un art domestique –, devant les tables dressées et, surtout, dans le mouvement de la photographe, perceptible dans chacune de ses photos : nettes et précises, elles sont prises comme si elle avait dégainé juste avant que le sujet ne soit hors de vue. Peu de vues frontales, mais nombre d'images traversées par la diagonale d'une ligne de fuite. Grande amoureuse des voyages et de leurs récits, Magali Koenig voit, mitraille et poursuit sa quête, un projet en tête. « Je lance un petit caillou, je tire un fil rouge, et je vois ce qui vient », dit-elle de sa voix douce tintée d'accent vaudois.





Refleurir la Russie

PUBLICATION La photographe Magali Koenig et l'écrivain Blaise Hofmann superposent leurs regards dans «Courir après la pluie».

PAR MAXIME.MAILLARD@LACOTE.CH

Une datcha mentholée à Listvianka, un géranium à Lyubov, Karl Marx dans le métro de Moscou, un couple et leur Lada garée face à la Volga, un bateau rouillé qui s'en va... La Russie de Magali Koenig est souvent dépeuplée, pourtant la présence de l'humain se fait sentir sur chacune des 160 images qui composent «Courir après la pluie».

Un beau livre récemment paru aux Editions Actes Sud, qui réunit des prises de vues argentiques noir/blanc et couleur tirées de quatorze séjours réalisés par la photographe lausannoise en Russie entre 1988 et 2017.

Sur cette mémoire photographique glanée aux quatre coins du pays-continent et de ses ex-Républiques, se greffent des poèmes de Blaise Hofmann, composés initialement en 2002 lors d'une «longue déambulation ferroviaire».

Retravaillés, allégés et encartés par petits feuillets entre certaines pages de l'ouvrage, ils offrent une seconde lecture du territoire soviétique et de ses habitants croisés sur la route, au marché, autour d'une vodka ou d'un plat de pirojzls.

«Un pays où je me serais vu vivre»

«Un vrai coup de foudre, se souvient l'écrivain morgien, âgé de 24 ans à l'époque de cette dérade vers l'est. Les souvenirs sont lointains mais encore très vivants. J'avais appris le russe avant de partir passer quatre mois entre l'Ukraine et Vladivostok, sans jamais m'arrêter plus d'une semaine. La Russie est un des rares pays où je me serais vu vivre.»

Le conditionnel passé prévaut à l'heure où la guerre tend à éclipser le monde et la culture russes derrière les agissements d'un Etat criminel. Raison pour laquelle ce bel ouvrage rétrospectif tombe à point nommé. Sorti de presse chez Genoud Arts graphiques, «la Rollés de l'imprimerie», il



La dame en bleu. Oust-Nera. 2006. MAGALI KOENIG

permet un pas de côté salutaire, dépayçant le regard pour le raccorder aux rythmes aléatoires du voyage et aux lenteurs défilantes de la géographie.

«Passer l'exotisme au papier de verre/Voyager comme ça vient/Sans commentaire», lit-on sous la plume du résident de Revelle en ouverture de cet ensemble de vingt-cinq poèmes intitulé «Des yeux dans le samovar». On entrevoit entre les lignes une éthique vagabonde qui fait écho au choix de Magali Koenig de présenter ses photographies sans souci chronologique ou thématique. Les légendes et les lieux se trouvant référencés à la fin de l'ouvrage.

Le lecteur passe ainsi de l'intérieur d'une cabine de pétrolier sur la Léna à un saugrenu poste de TV alimenté par une batterie au milieu d'une friche; d'un magasin sous la pluie à de drôles de fauteuils de cinéma égarés dans la montagne; ou encore d'un abribus peinturluré à un thermos chinois posé sur une table. Entre les deux images, le poème égraine ses observations: «Il est aussi des trains de quatrième classe, agréablement plus lents.

On les appelle les prigoradnii poezd ou elektrichka. J'y étire quelques heures de ma vie.»

«Ils diluaient leur éthanol dans la neige»

A l'esthétique des vestiges post-industriels et des espaces abandonnés captés par la photographe répondent les annotations piquées sur le vif, savoureusement anecdotiques et elliptiques de l'écrivain.

Flirts introspectifs, impressions quotidiennes, portraits furtifs: défilent un pêcheur, des veuves de marins, une vendeuse à la criée, une dame oisive et son sac de pain sec. «Alors que dans le travail de Magali, on a l'impression que les gens viennent de passer ou de repartir, ce qui donne un ton très mélancolique à ses photographies, j'amenais des êtres humains dans mes poèmes.»

Voici trois alpinistes de Kirov croisés au camp de base du mont Béloukha: «Ils diluaient leur éthanol dans la neige. Sur un lac gelé, ils avaient construit un banya, une hutte de sudation pour se chauffer au rouge avant de se jeter à l'eau. C'était fantastique»,

commente Blaise Hofmann en écho à un des poèmes.

L'écrivain se remémore volontiers l'hospitalité légendaire du peuple russe: «Je quittais une ville, on me donnait le contact de quelqu'un qui m'attendait sur le quai de gare à l'arrivée. J'étais presque toujours leur premier étranger.»

Il partage avec Magali Koenig un même attachement pour les classiques de la littérature russe. Ce sont eux qui le lanceront dans le sillage rêvé de son homonyme Cendrars, cueillir un peu de cet imaginaire truffé de bulbes d'église, d'espaces infinis et de larmes. La photographe, elle, ne cessera de retourner poursuivre les fantômes d'Anton Tchekhov et Andreï Tarkovski, faisant crisser ses pas dans l'herbe et crépiter son Leica non loin de leur datcha.

Infos

«Courir après la pluie», Magali Koenig, Blaise Hofmann, «Les yeux dans le samovar», Ed. Actes Sud, 312 pp.

VERTIGE DES VESTIGES

MAGALI KOENIG Elle aura passé l'essentiel de sa vie à voyager, à photographier et à enseigner son médium. Un livre rassemble ses nombreuses images de Russie.

ISABELLE CARCELES

Photo ▶ Désormais à la retraite et entravée dans ses voyages comme tant d'autres, elle plonge dans ses milliers de négatifs, elle trie, elle développe, elle se rappelle. Elle remonte en souvenir sur ce pétrolier, usine flottante sur la large Lena, jusqu'à Yakoutsk, en Sibérie. Six jours de bonheur intense sur l'immense raffot rapiécé. «C'est à ce moment-là que j'ai appris le goût des voyages et des histoires simples.»

Magali Koenig aime les gens, et la manière dont ils s'en sortent en pleine déglingue. Même si on ne les voit pas beaucoup, les gens, sur ses photos. Elle s'en explique en disant que si, il y a quand même des gens, mais ils viennent de partir, ou ils vont arriver... Toute la magie du hors-champ en photo.

Dans sa vie, qui a débuté il y a septante ans à Lausanne, la reconnaissance vient tardivement. En 2020, elle est nommée pour le prestigieux prix du Musée de l'Élysée, parmi huit artistes triés sur le volet. Son projet, c'est de partir sur les traces d'Alexandre Raditchchev (1814-1841), auteur du *Voyage de Pétersbourg à Moscou*. Le Covid entre en scène, tire le rideau. Et laisse la place à un nouveau projet, celui d'un livre qui réunirait les images recueillies lors des treize voyages qu'elle effectue, entre 1988 et 2017, en URSS devenue Russie.

La Russie, sujet tabou

Mais comment parler de la Russie, devenue quasiment taboue depuis le début de la guerre en Ukraine? Les obstacles se dressent devant la réalisation de ce livre au contenu sensible. Puis une exposition prévue est repoussée. C'était tout à fait compréhensible, de par la situation,

affirme Magali Koenig. Et puis ça aura permis de peaufiner le livre.

Courir après la pluie, c'est son titre – il sort ce mois chez Actes Sud. Le considère-t-elle comme un bilan? Ouit C'est un travail sur une longue durée, et de longue haleine. Elle repense à son premier voyage à Moscou, lorsqu'elle s'était dit «tout est moche, mais tout me plaît, architecture, grands espaces...» C'est le coup de cœur dès le premier contact, malgré la pauvreté, la solitude.

Elle monte dans le transsibérien pour aller rejoindre son frère en Chine, elle n'a aucune intention de retourner un jour en Russie, et puis quatre ans plus tard, elle y est de nouveau. Pourquoi? Parce que c'est exactement ce qu'elle aime photographier. Dans ce pays, elle se sent en accord, en affinité avec ce qu'elle voit. Elle y reconnaît, comme dans un miroir, des traits familiaux. Ceux notamment qu'elle a absorbés au contact du cinéma et de la littérature.

A son premier voyage à Moscou, elle se dit: «Tout est moche mais tout me plaît»

Il y a Andreï Tarkovski, qu'elle retrouve sur place, à chaque photo. Certaines images d'ailleurs semblent comme mises en scène par un réalisateur invisible, par exemple cette rangée de fauteuils de cinéma en bois décatis, alignés sur fond de montagnes arides, tournant le dos au panorama, ou cette vache qui attend avec raideur à un aubris désert... L'esprit du cinéaste plane là où on l'attend le moins.



Magali Koenig et son Leica, binôme inséparable. MAGALI KOENIG

Ses influences littéraires se partagent entre Blaise Cendrars et sa *Prose du Transsibérien*, qui l'avaient amenée à Moscou, et Vassili Golovanov, poète et écrivain voyageur, hélas mort l'an dernier, qu'elle aurait tant aimé rencontrer. Lui aussi il lui a servi de passeur pour cette culture russe, et il l'a rapproché de la mer Caspienne, une région qui l'attire magnétiquement. Et puis il ne faudrait pas oublier Anton Tchekhov. Magali Koenig est partie sur ses traces de Perm à Sakhaline – un parcours de 5300 km en train, le bonheur! Bercée par les roues sur les rails, le rythme lent des locomotives, pendant quatre jours d'affilée parfois. L'auteur a écrit des lettres tout au long de son voyage, entre 1890 et 1891. Là aussi, la photographe regrette de n'avoir pas pu rencontrer l'homme, dont elle admire tant l'humour et le courage. «Il faut lire ses *Lettres de voyage: Moscou-Sakhaline-Moscou*, as-tu-t-elle avec lougue.

Et puisqu'on parle lettres, ajoutons que *Courir avec la pluie* révèle parmi ses pages, encarté sur un papier étroit d'un

gris-bleu discret, des vers de Blaise Hoffmann. *Les yeux dans le Samovar*. L'ancien aide-infirmier, animateur, berger, enseignant, couronné en 2008 par le Prix Nicolas-Bouvier au festival des Étonnants voyageurs de Saint-Malo et par la Bourse Leenaards 2009, partage avec Magali Koenig ce goût pour la Russie, et offre une présence discrète qui ouvre une autre dimension.

Travail déchirant

Les photos, dans le livre, mêlent les époques, sans souci chronologique. Les logiques souterraines qui l'organisent ont été conçues avec Sandra Binder, qui accompagne la photographe dans la réalisation de ses livres depuis des années, et avec qui elle travaille en parfaite harmonie. Elles ont toujours pensé la composition des pages de cette manière, explique-t-elle. Car cela laisse aux lectrices la liberté de se perdre dans les méandres et les interrogations d'un récit à inventer soi-même. Même chose pour l'absence de légende ou de localisation sur les pages: tout se

trouve à la fin, pour ne pas influencer le regard.

En abordant les émotions, les interrogations révélées par cette plongée dans ses archives photographiques russes, Magali Koenig parle d'un très long travail, déchirant, pénible par la masse d'archives à traiter. Mais qui l'a confirmée dans son choix de travailler avec l'argentique, car le procédé oblige à une concentration et une limitation dans les moyens. Il faut faire avec le nombre de pellicules disponible. Et puis elle préfère le rendu argentique. Et puis le Leica est plus petit, plus maniable. Et puis de toute façon, ils sont inséparables. Il reste son compagnon, prêt à partir n'importe où, n'importe quand, et même si l'état du monde la désespère souvent, Magali Koenig rêve toujours de repartir. I

Magali Koenig, *Courir après la pluie*, Ed. Actes Sud, 312 pp. Sortie le 19 octobre, vernissage le 3 novembre à 16h à La Datcha, à Lausanne.

En 2023 (date à définir), à l'espace Artaud, à Lausanne, une grande exposition rassemblera notamment les photos tirées de *Courir après la pluie*, ainsi que celles d'autres voyages.

Des horizons traversants

Voir la datcha de Tarkovski et lire de la poésie

La photographe lausannoise Magali Koenig a parcouru la Russie dans tous les sens, et à plusieurs reprises. Treize voyages avec son appareil photo à suivre la trace des bouleaux, les voies de chemin de fer, l'ombre de Gagarine. Elle s'est arrêtée au bord de la Lena ou du Ienisseï, a contemplé les enfants qui jouent sur des terrains abandonnés, a arpenté Yakoutsk, la ville la plus froide du monde, capté la tristesse des bâtiments gris, profité de la complicité de la neige qui couvre les chemins boueux pour avancer. Elle s'est arrêtée dans la datcha de Tarkovski, à Miasnoïé, à 300 kilomètres de Moscou, et, depuis la fenêtre, a photographié les forêts, le ciel et la brise du vent. Le noir-blanc et les couleurs alternent, sans jugement. Pour accompagner ce magnifique livre de photographies, l'écrivain Blaise Hofmann a écrit vingt-cinq poèmes qui dialoguent avec les images de Magali Koenig.

Au-delà du front de guerre et de ses horreurs, Magali Koenig et Blaise Hofmann ont choisi d'«aller chercher la beauté à l'arraché, suivre le traitillé qui tranche la forêt, enjamber le turquoise cristallisé des rivières, couper les veines, les lignes digitales de la plaine».



Magali Koenig,
«Courir après la pluie», Blaise Hofmann,
«Les yeux dans le samovar»,
Actes Sud, 253 p.

La Russie feuilletée et silencieuse de Magali Koenig

La photographe de Vevey compile 30 ans de voyages dans l'ouvrage «Courir après la pluie».



«Le monastère d'Andrei Roublev», Moscou, Russie, 1992. MAGALI KOENIG

Boris Senff

La coïncidence est-elle heureuse ou malvenue? La photographe veveysane Magali Koenig publie un livre compilant 30 ans de voyages en Russie... et dans quelques pays alentour – au moment où le pays de Vladimir Poutine se distingue sur la scène internationale par une agression militaire sans précédent dans l'histoire récente.

Son «Courir après la pluie», ouvrage soigneusement préparé depuis plus de deux ans, échappe pourtant à cette question en l'occurrence stérile, car tenue à distance par des images, si ce n'est hors du temps, du moins dans les interstices de l'histoire.

Les photographies de Magali Koenig prises entre 1988 et 2017 ne cherchent pas à se confronter à la dimension de l'événement ou à l'agitation de la société mais documentent plutôt des traces, saisies dans une proximité de candeur bouleversante (des objets du quotidien) ou dans une distance que l'on dira poétique (paysages trahissant discrètement une activité).

Absence et révélations

Même si la figure humaine est singulièrement absente de ses visions parfois fausement désolées, ou du moins qu'elle ne transparaît que rarement et comme par accident, l'environnement dévoilé en dit souvent beaucoup sur les gens qui le traversent ou l'habitent.

Dans une époque de selfie et de reportages frontaux qui semblent affirmer l'humain comme fin dernière de la lecture du monde, Magali Koenig choisit de se maintenir en retrait, gardant la scène, ou plutôt le cadre, libre de toute occupation trop insistante.

Cette suspension de ce que l'on pourrait qualifier de miroir anthropologique confère une grande liberté au regard, à l'interprétation, à la projection dans les univers qu'elle délivre. La photographe voyageuse, qui n'imagine pas prendre une image de quelqu'un sans lui demander la permission, concède qu'en matière de gens, «il y en a juste assez».



«Un chien noir», Alaverdi, Arménie, 2007. MAGALI KOENIG

Pudeur et douceur se combinent chez elle, même lorsqu'une certaine brutalité du réel fait irruption sur son horizon. Car il peut arriver que sa démarche rencontre les approches plus usuelles du reportage comme lorsqu'elle montre ces barres d'immeubles décrépis, colosses champêtres fatigués et souvenirs de l'ère

soviétique que l'on retrouve chez ses cadets, comme Niels Ackermann.

Sans éluder ce qui se présente à elle, Magali Koenig contourne – sans même s'y astreindre – les discours criards et apaisés. Ses motivations de pèlerine, elle les doit plus à une volonté onirique de pourchasser les fantômes de Tchekhov

ou de Tarkovski qu'à celle de traquer l'actualité. Rattrapée par l'histoire, elle frémit face à la guerre mais ses perspectives poétiques continuent à s'échapper de l'état statique pour privilégier les transports sur la peau d'un pays, fût-elle parfois crevassée.



«Courir après la pluie»
Magali Koenig
Poèmes Blaise Hoffmann
Ed. Actes Sud, 312 p.

